

On demande à ses amis, on me demande, l'impossible. Dire en quelques mots, en quelques minutes, dans l'émotion et le trouble, notre amitié, si ouverte et si secrète, une amitié de quarante ans à laquelle il ne s'est jamais dérobé sous aucun prétexte. J'ai écrit dans le numéro de l'Herne qui vient de lui être consacré qu'il était et restera l'homme sans alibi, le penseur le plus universel et le plus singulier de ce qui nous échappe si souvent en raison de tous les alibis qu'on se donne. Dans notre rapport à l'autre, au « tout autre de l'autre », comme il savait le dire, dans notre rapport à ce qui est juste, au plus juste, de l'autre et de soi dans tous les domaines.

Il parlait toutes les langues, celle de la philosophie, bien sûr, mais aussi bien celle du droit, du politique, d'une démocratie encore à venir, la langue de la poésie et de l'art, celle aussi de la psychanalyse dans tous ses idiomes. Il les parlait toutes avec l'intransigeance que chacune d'elles mérite. Il savait penser toutes les questions qui enflamment le monde et nous brûlent de l'intérieur avec un raffinement, une subtilité, une exigence, l'absence de concessions que notre temps est en train de perdre dans une plate restauration de tous les vieux schèmes de pensée.

Jacques Derrida tenait et tient toujours pour nous à une vie autre que celle de l'économie du possible, « une vie impossible sans doute mais la seule qui vaille d'être vécue, sans alibi, une fois pour toutes ».

Ce fut et cela reste pour moi, pour le temps qui reste à vivre, une rencontre rare, décisive. Elle le sera aussi pour les générations qui viennent si elles savent partager cette rencontre sans mesure. Il leur faudra le courage, le travail, sans relâche, sans facilités, dont il aura donné et continuera de donner l'exemple.

René Major

le 9 octobre 2004